

# La contradiction

Autor(en): **C.S.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224401>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Qu'est-ce que ça représente ?  
 — Ça ne te regarde pas !... Mais dis-donc, il ne faut plus te gêner, continue-t-il en désignant du doigt la main de son interlocuteur. C'est toi qui l'as et tu me le laisses chercher !  
 — Moi ? Pas vrai !  
 — Comment pas vrai. Donne-moi ça, allons ouste !  
 — Laisse-moi regarder !  
 — Non.  
 — Qu'est-ce que ça peut te faire ?  
 — Non, non et non !

Il est maintenant debout sur la « limonée ». Ses poings se crispent, ses veines saillent, tout son corps tremble de rage contenue. Pâle, les yeux fixes, il dévisage tour à tour ses camarades, les provoque.

L'autre ne sait que dire, que faire. Se chicaner pour si peu ne vaut presque pas la peine. Encore si c'était pour de la politique ! Aussi tend-il la photographie à Charles en lâchant :

— Tiens-la, ta bonne amie ! Mais tu ne viendras plus nous raconter que tu te fiches des femmes !

— Que ce soit ma bonne amie ou une autre, ça ne te regarde pas que je te le dis.

Et, précautionneusement, il la range dans la poche à palette, s'étend sur le foin, la tête enfouie dans son chapeau et se laisse bercer au rythme des roues..

Là-haut, sur la monumentale « tèche » de fourrage, dans la grange, Clément et Antoine convergent à voix basse, tout en équilibrant le tas. En bas, Charles et la Justine s'évertuent à servir ceux de la grange.

— Je parierais que c'est la photo de sa bonne. T'as vu comme il est monté sur son trente-et-un ?

— Faudrait lui jouer un tour.

— Oui ! Mais lequel ?

— Bon ! Fouiller pendant qu'il dort et tâcher de voir la tête de cette cliente. Je donnerais ma main à couper que c'est une de ses anciennes !

— Oh ! pour sûr ! Enfin on verra ce soir. Est-ce d'accord ?

— Oui, vers les dix heures.

Charles, lui, n'a rien entendu, ne s'est douté de rien. Et la nuit arrive lentement, arrêtant les travaux, baignant la ferme d'une mystérieuse et enveloppante brume. Seul le glou-glou de la fontaine trouble le silence de la campagne assoupie. Et la lune s'entoure d'une myriade d'étoiles..

Le vieux vacher a depuis longtemps gagné sa soupente, jeté ses habits à l'abandon sur une chaise. Il dort maintenant, les mains large ouvertes sur la bordure du drap, un vague sourire au coin des lèvres.

Antoine et Clément n'attendent que cela. Silencieusement ils se lèvent, passent leur pantalon et à pas feutrés approchent du siège sur lequel pendent lamentablement les vêtements de leur camarade.

— C'est dans la poche de « dedans », fait Clément.

— Oui, je crois. Ce qu'on va rire demain ! J'aime mieux être à ma place qu'à la sienne.

Voici le portefeuille.. la photo.. Vite Antoine déplie le papier à fromage et...

— Ah ! bien non alors, si je m'attendais à celle-là !

— Quoi ?

— Tiens ! Regarde.

Et Clément peut enfin satisfaire sa curiosité. Dépité, les yeux tout ronds de surprise, il retourne cette photographie de vieille femme, aux épaules recouvertes d'un fichu, et dont la main déjà tremblotante a tracé au bas :

A mon Charles  
 Que le bon Dieu te garde et te protège.

Ta maman.  
 Joseph Décallet.

**La Patrie Suisse.** — Encore un beau numéro que celui du 2 janvier. M. Jean Bauler retrace la carrière de M. Motta, président de la Confédération ; W. Thomi nous conduit dans un village de pêcheurs, Portaban, et nous initie à la vie du lac. Un amusant article rétrospectif fait l'histoire des ascensions à grande hauteur en ballon. De nombreuses actualités, des variétés, des contes, une page humoristique complètent ce numéro, composé de manière à intéresser chacun.

## LE NOMBRE TREIZE



A petite Mme B... donnait, l'autre soir, un dîner dans sa villa. Les convives étaient sur le point d'aborder le potage, quand l'un d'eux se leva et, d'un ton quasi sépulcral (comme on dit) fit remarquer qu'« on allait être treize à table ».

— Bah ! fit Mme B..., vous voulez rire !... Comment ! Vous craignez encore le nombre treize !... Mais il y a longtemps que cette superstition est démodée !...

— Pour vous, peut-être, madame, mais pas pour moi... J'ai en effet de bonnes raisons de craindre le nombre treize.

Et, d'une voix, tout à fait sépulcrale, cette fois, il expliqua :

— Un treize, nous avons été treize à table, et l'on a servi treize plats à dîner... Et comme de juste, un des convives est mort... un vieillard de soixante-treize ans..

— Le lendemain ? interrogea quelqu'un.

— Non, monsieur, exactement treize ans après.

## LES HERBES DE LA SAINT-JEAN



ES campagnards ont toujours accueilli avec méfiance les drogues savantes aux noms étrangers, vendues par les apothicaires sous formes de pâtes, baumes, pilules et onguents. Ils accordaient une valeur bien supérieure aux herbes des prés et des champs, des talus et des haies ; ces « simples » merveilleux, vrais guérisseurs de tous les maux, plus forts que les « maidzos » et les rebouteux.

Bien des savants, des herboristes ont cherché à remettre en honneur la cueillette et l'emploi des plantes médicinales ; citons simplement le Dr Bourget, l'abbé Kunzli.

En l'an de grâce 1745 paraissait chez Pierre Pellet, imprimeur à Genève, un petit volume sans prétention, dont voici le titre prometteur :

*Par terre de médecine domestique  
 Où l'on trouve les vertus des plantes les plus familières, avec leur usage et préparation, pour la guérison et soulagement des maladies, acci-  
 dens du Corps humain, le tout recueilli et fondé sur l'expérience des habiles dans l'Art, depuis 40 ans dans le pays de Vaud.*

L'auteur, qui se cache sous les initiales de I. R. M. M., dédie son livre, selon la coutume ancienne, « Aux Nobles et vertueuses Dames, les Epouses de nos Illustres Seigneurs du Petit et Grand Conseil de Ville de Berne ».

« La pièce qui vous est offerte — leur dit-il — est un fruit qui doit véritablement sa conception au désir que son Auteur a eu de rendre service au Public... Nous vous prions de le recevoir favorablement en votre protection, comme des Mairaines généreuses et charitables, pour le défendre contre les insultes des yeux et cœurs malins... Ce sont les vœux de celui qui, sous votre permission, se dit avec un dévouement plein de profond respect, Très honorées Dames, votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

Les plantes, « qui ont été éprouvées dans notre climat », sont classées par ordre alphabétique pour faciliter les recherches et l'ouvrage renferme encore un « Indice des maladies, incommodités et accidents » avec, en regard, le nom des plantes « qui en sont un secours assuré ».

Il y en a ainsi pour « aiguïser l'appétit, recréer le cerveau, guérir les douleurs de côté, lâcher le ventre, fonder les dislocations, désobstruer le foye et la ratelle, embellir la fasce, déchasser les puces, entraîner la bile par le bas, raréfier les humeurs crasses, soulager la morfondure des pieds, nettoyer les yeux et raffermir les gencives ».

Laissons parler maintenant notre savant médecin :

**Absinthe.** patois *Groufort*. — La décoction de ses feuilles et fleurs en vin entraîne les humeurs bilieuses de l'estomac et du ventre et ainsi provoque l'urine, et guérit la jaunisse ; on en fait de l'extrait de cette façon : cuisés quantité de cette plante dans de l'eau de fontaine jusqu'à papet, coulés cela par un linge fort dans un chaudron et recuire cette colature jusqu'à consistance de miel clair, serrés cela en pots de verre ou de terre ; pour le besoin, on prend de cela la grosseur d'une demie noix avec du vin, qui rétablira tou-

tes infirmités de l'estomac et chassera toute vermine du ventre. La poudre de cette herbe trempée dans du vinaigre et attachée sur le nombril chasse aussi cette vermine.

**L'Aune.** herbe. — La décoction de sa racine en vin provoque l'urine. La poudre bien subtile de la même racine pètrie avec du miel, tenue sous la langue longtemps, soulage à merveille la toux et attire les humeurs crasses et lentes du poulmon par le crachat.

**Aune arbre,** patois *Vernaz*. — Chacun ne sait pas que ses feuilles fraîches mises à la plante des pieds empêchent la lassitude et morfondure des pieds en voyage, et ces mêmes feuilles chargées de rosée répandues dans une chambre, les puces en sont déchassées.

**L'ail.** — Il faut le cuire à la braise ; après quoi on peut manger, pour chasser les vers du ventre, pour subtiliser les humeurs crasses, visqueuses, pituiteuses et lentes qui embarrassent l'estomac et particulièrement celles de la Canne du Poulmon. Il ne faut pas que les gens sanguins et chaleureux en usent.

**L'argentine potentille.** — Pêlée et broyée elle est singulière pour les playes fraîches, pour les ulcères rongeurs... mise dans les souliers, elle empêche que les pieds des voyageurs ne se cuisent. La poudre de la même herbe sèche est admirable ; l'herbe verte guérit bientôt les cuisures des fesses des voyageurs.

**La fougère,** patois *Fiaudze*. — Prise en poudre avec du vin, elle tue les vers ronds, et pètrie avec du miel elle arrache les plats qui sont attachés aux boyaux ; sa décoction débarasse très bien les entrailles et le foye.

**Houblon,** patois *pomplon*. — Ses premiers jettons qui sortent au printemps, mangés en salade et cuits en manière d'asperges profitent fort au foye et à la ratelle intéressées ; cette décoction est admirable pour vider les eaux des hydropiques.

**Jusquiamme,** patois *lugin*. — Les feuilles broyées et appliquées sur des inflammations chaudes les apaisent et résolvent ; il stupéfie les douleurs, étant anodin et même narcotique. Si on bassine le front et les tempes de sa décoction tiède, on dormira paisiblement.

**Muguet blanc ou petit muguet.** — L'eau qu'on en distille sert à faire recouvrir la parole à ceux qui l'ont perdue. Cette plante fortifie le cerveau, le cœur et le foye ; sa fleur bien pulvérisée fait un céphalique admirable de bonne odeur qui purge le cerveau efficacement.

**Saule arbre,** patois *Sodze*. — Tout est dessicatif et astringent en cet arbre ; la cendre de son écorce pètrie en vinaigre fort enlève les clous ou agassats des pieds, si on les frotte fortement de cette pâte en lune décroissante, après les avoir un peu écorché. La liqueur qui coule de son bois en sève nettoye les yeux des sérosités et humeurs crasses qui en obstruent la vue.

Etc., etc.

## LA CONTRADICTION

**P**OURQUOI quelques femmes ont-elles la manie de la contradiction ? Elles pensent blanc à un moment donné, en leur for intérieur et même devant témoins, et il suffit qu'une de leurs amies affirme une opinion semblable à la leur, pour qu'immédiatement, elles affichent le contraire et pensent noir.

— J'aime beaucoup le volant en forme que l'on porte cette année... dit une dame.

— Ah ! vous aimez ça... Je trouve que cela coupe la silhouette..

— J'aime bien le froid sec... on peut faire ses courses allègrement.

— Je le déteste... je préfère cent fois la pluie.

Il se peut que celle qui contredit n'aime pas le volant en forme et adore la pluie, mais à peine a-t-elle réfléchi à ses convictions parce que c'est sa manie.

Elle deviendra la proie de deux clans : l'un qui se taira devant elle et ne lui communiquera plus aucune impression. L'autre clan sera celui qui se jouera d'elle, et émettra les idées les plus fantaisistes rien que pour le plaisir d'entendre les fantaisies contraires.

Il est fort rare que celle qui a la manie de la contradiction, s'aperçoive du jeu que l'on emploie avec elle. Elle rétorque avec ardeur les arguments qu'on lui oppose et elle devient amère et tranchante. Elle abat les idées d'un mot, elle tranche, elle coupe, elle rogne et persifle, avançant ses théories comme les meilleures et les plus sensées.

Quand son partenaire est habile, il peut la ramener sans qu'elle s'en méfie aux idées qu'elle avait combattues quelques instants auparavant :

— Il fait presque chaud, aujourd'hui..

— Vous trouvez ?... Je me disais justement qu'il faisait frais..

— Cela dépend évidemment des dispositions où l'on se sent..

— Il ne s'agit pas des dispositions... C'est une affaire de thermomètre...

— C'est comme vous l'entendez... et vous avez sans doute raison... le fond de l'air est plutôt frais...

La personne qui se moque, réplique :

— Soit !... le vent et tout l'ensemble de l'atmosphère nous donnent cette impression de fraîcheur, dont vous parliez.

— Moi ?

— Il me semble ?

— J'ai prononcé le mot frais, peut-être, en opposition avec le mot chaud, que vous mettiez en avant... Or, il est loin de faire froid !

— Donc, nous nous rapprochons du chaud et c'est ce que je voulais dire au début de notre conversation...

Ainsi ce genre d'entretien varie à l'infini.

Si une personne osée se permet de dire à cette dame qu'elle est la contradiction en personne, alors le démenti est catégorique.

— Enfin, vous ne pensez qu'à contredire.

— Moi !... j'émet mes opinions et c'est tout !

— Pourquoi vos opinions sont-elles l'opposé de toutes celles que l'on formule communément ?

— Parce que ma tournure d'esprit est moins banale.

Vlan ! Que peut-on répondre ? On se tait et l'on cherche un sujet sans épines, mais pour ceux qui en veulent trouver, il en est toujours.

C. S.



A côté du bonheur.

Le père Destral se grattait derrière l'oreille, il traitait sa fille d'accapareuse et de bolchéviste, mais donnait tout de même, et d'autant plus volontiers qu'il était fier de sa fille et du beau mariage qu'elle faisait. Pourtant, une fois ou deux, il se trouva embarrassé devant sa caisse vide, et dut renvoyer, avec de bonnes paroles, des fournisseurs qui apportaient leurs notes. Les fournisseurs, c'est-à-dire le maréchal, le charron ou le seiller s'en allaient tout de même sans inquiétude, sachant bien que la gêne du père Destral n'était que momentanée, et que personne ne perdrait un sou avec lui. Mais Hector n'était pas content. Un soir que le père, la mère et Juliette étaient réunis dans la chambre, il entra, l'air maussade.

— Père, dit-il, il te faut me donner cinquante francs.

— Hein, fit le père, ennuyé, c'est que je n'ai plus le sou, c'est-à-dire tout juste cent francs que j'ai mis de côté pour du tourteau.

— Mais, nom de sort, tu as tiré la paie du lait l'autre jour... il devait bien y avoir deux cent septante francs.

— Eh bien ! tu comprends, il y a le trousseau de ta sœur, voyons.

— Charrette, ce trousseau... qu'est-ce que ma sœur a besoin de se faire un trousseau de princesse comme elle fait ?

— Que viens-tu nous chanter là ? dit la mère, ta sœur fait un trousseau tout simple.

— Ma foi, pour ce que j'y connais... seulement, l'autre jour, j'ai entendu deux filles qui en causaient. Elles disaient que Juliette faisait du grand luxe, qu'elle ne voulait point de broderies de St-Gall, rien que des affaires brodées à la main.

— Quelle histoire, fit Juliette mécontente, des broderies à la main... J'ai un bon trousseau solide, mais celles qui clabaudent sur mon compte n'en voudraient pas un aussi simple, Marcelle ta première.

— Naturellement, dit Hector, sans répondre directement ; moi je m'en bats l'œil, il me faut cinquante francs.

— Qu'en veux-tu faire, à la fin du compte, de ces cinquante francs ? dit M. Destral, qui se fâchait.

— Ça, c'est mon affaire... pas possible qu'il faille trimer comme je trime sans pouvoir se payer le plus petit plaisir.

— Tu n'es pas juste, dit la mère, chaque fois qu'on peut, on t'en donne, du plaisir.

— Oui, parlons-en... La vie qu'on mène, nous autres paysans, c'est une vergogne... travailler, travailler... le moindre chemineau qui travaille huit heures par jour a le moyen de se payer le cinéma, le théâtre, un side-car pour promener sa bouèbe, et puis nous autres qu'on trime quinze heures.

— Encore une fois, dit le père conciliant, ces cinquante francs, qu'en veux-tu faire ?

— Encore une fois, c'est mon affaire.

— Si c'est vrai, ce qu'on raconte, que tu fréquentes la fille à Ulysse et que ce soit pour lui faire un cadeau, je ne te les donnerai pas de bon cœur.

— Sûr, que je la fréquente.

— Eh bien, ma foi, tu n'as point d'escient. Ce n'est pas une femme pour toi. Que veux-tu faire de cette fille qui ne sait pas de quel bout on tient un râteau, et qui a peur des vaches ? Je l'ai vue cet automne se retourner devant le troupeau à Eugène.

— Elle me plaît, c'est la seule jolie fille de Clairmont, toutes les autres sont maigres comme des clous.

— Attends, fit Juliette vexée, que ta Marcelle ait moissonné ou bien fait les foins pendant trois semaines, tu verras si elle reste rondelette comme elle est... et puis, ce n'est pourtant pas possible que tu penses sérieusement à marier cette fille qui te convient autant que le bonnet d'évêque.

Juliette avait pris le ton tranchant et définitif qui avait le don d'exaspérer son frère.

— Je voudrais bien savoir, fit-il fâché, lequel de nous deux fait la plus grosse bêtise, de moi qui fréquente une brave fille ou de toi...

— Bien sûr que Maurice n'est pas un brave garçon, fit-elle, dédaigneuse.

— Ça dépend ce qu'on entend par là... moi je trouve qu'un garçon qui boit n'est pas un brave garçon.

— Tais-toi, dit-elle avec un regard angoissé vers sa mère, ne dis pas des mensonges.

— C'est la vérité... Voilà trois fois que je le vois émêché depuis vos fiançailles. Le soir qu'il a donné cette soirée à la jeunesse, il ne pouvait pas se tenir droit.

— Tais-toi ! dit-elle, tu ne penses qu'à me faire de la peine.

Elle jeta son ouvrage sur la table et sortit en pleurant.

Il était décidé que le 1<sup>er</sup> janvier, Maurice et Juliette iraient faire visite à leurs cousins Givray, de Doullens. A cause d'une menace de sur-langue, il n'y avait pas de bal à Clairmont, et Maurice, en attendant l'heure de partir, avait passé tout l'après-midi chez sa fiancée. On les avait laissés seuls dans la chambre d'en-bas. Ils s'étaient assis sur le canapé, et ils avaient causé. Juliette ne se souvenait pas d'un jour de l'an aussi doux et aussi paisible. Chaque jour, elle s'éprenait un peu plus de son beau et galant fiancé. Après la scène faite par Hector, sans hésiter, elle avait demandé à Maurice des explications. Maurice avait avoué que, en effet, une fois ou deux... mais que, puisque ça ennuyait à ce point sa petite chérie, il se surveillerait et qu'elle pouvait être tranquille. De joie, à cette promesse, elle qui se rebiffait toujours un peu sous les caresses trop vives, s'était laissée serrer et embrasser, et maintenant elle était presque reconnaissante à Hector de lui avoir procuré le plaisir de voir combien Maurice l'aimait, l'admirait et ne demandait qu'à lui obéir.

Assis côte à côte, ils avaient parlé de l'avenir. Maurice qui, d'habitude, parlait de tout légèrement, avait dit à sa fiancée comme il était soucieux de son bonheur.

— Tu sais, avait-il déclaré, si ma mère était une despote comme il y en a, je ne t'amènerais pas chez elle, mais tu la connais, tu seras comme un coq en pâte avec elle.

— Oui, dit Juliette, j'ai toujours aimé ma cousine Albertine.

— Si elle était par exemple une femme comme ma cousine Givray...

— Quelle espèce de femme est-ce ?

— Oh ! ma foi... une de ces femmes qui n'attachent pas leurs chiens avec des saucisses... sans ça, toujours méfiante, toujours en colère contre quelqu'un, toujours à tracasser ses enfants... Henri, l'aîné, était content de filer pour aller demeurer chez sa femme.

— Ton cousin Lucien a l'air d'un bien gentil garçon.

— Gentil, je te crois, seulement trop, sa mère le mène comme un gosse.

— Est-ce qu'il fréquente ?

— Pas pour le moment. Il a fréquenté un temps la fille à Arnold Jordan, mais c'est fini, je ne sais pas lequel des deux a plaqué l'autre... peut-être bien que la mère Givray ne trouvait pas la fille assez riche.

— Pauvre fille, dit Juliette.

— D'ailleurs, Lucien m'a dit l'autre jour qu'il ne se marierait que s'il trouve une femme comme toi.

— Avec un peu plus d'argent, alors, dit Juliette en riant.

A babiller, à faire des projets, à s'embrasser de temps en temps, ils oublièrent l'heure. Mme Destral vint la leur rappeler.

— Il vous faut aller, dit-elle, pour ne pas revenir trop tard, je n'aime pas sentir les gens de nuit sur les routes.

— Avec Maurice ? dit Juliette en riant.

— Maurice ou pas Maurice, on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Eh bien, allons-y pour ne pas inquiéter la maman... dommage, on était rudement bien là, hein, Juliette ?

— Oui, dit Juliette, si on n'avait pas promis d'aller chez tes cousins...

Tout en mettant devant le miroir son chapeau, un grand chapeau de peluche marine qui la faisait ravissante, elle faisait à sa maman des recommandations au sujet du ménage et des bêtes à soigner.

— Mais, ma fille, j'ai pourtant fait ça avant toi, disait Mme Destral, ne t'inquiète pas, et surtout allez vite.

(A suivre.)

Louise Musy.

Un bon mari. — Je ne te dis pas à quelle heure je rentrerai, comme cela tu seras occupée...

— A quoi faire, mon Dieu ?

— Ben ! à m'attendre.



TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

Pour lutter contre la mévente des VINS VAUDOIS demandez un

GIRARDOR

Vermouth exquis à base de

VIN VAUDOIS

Pour la rédaction  
J. BRON, édit.  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.  
Confection pour ouvriers.  
Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE